



J.-W. POITRAS, ETUDIANT-EN-DROIT ET LITTÉRATEUR



Il y a bien treize ans de cela. J'étais à faire ma versification au collège Bourget, à Rigaud. La rentrée des élèves avait eu lieu un mois auparavant, et déjà, les nombreux écoliers travaillaient ou s'amusaient selon que les temps et les lieux le leur permettaient.

Une après-midi de congé—nous étions alors en octobre—un nouvel élève fit son apparition dans la grande salle de récréation et, comme

l'arrivée d'un condisciple étranger produit toujours une certaine sensation au collège, tous les regards ne manquèrent pas de se tourner vers lui.

C'était un garçon de taille moyenne, aux allures vives et franches, à la démarche leste, et dont la parole charmante et la figure sympathique ne manquaient pas de captiver, au premier abord, ceux qui venaient en contact avec lui. Ses yeux bleus, toujours sereins, et reflétant quelques fois une légère teinte de mélancolie, paraient une figure blonde et agréable, tandis que ses longs cheveux, seyeusement bouclés et fuyant en arrière, donnaient du relief à son front intelligent.

Il y avait alors un "quatuor" célèbre, dans l'institution où j'étudiais. Il était composé de ceux qui sont devenus aujourd'hui l'abbé O. Mongenais, le Dr L. de L. Harwood, E. Lalonde, épiciers, à Ottawa, et l'humble avocat qui écrit ces lignes. Le nouvel élève plût aux quatre lurons et, après délibérations, il fut admis à faire partie du cercle des "inséparables." Jamais son admission ne fut regrettée car, J.-W. Poitras—c'était son nom—fut le membre le plus actif et le plus gai de notre petite Bohême, si fertile en aventures joyeuses et quelques fois malencontreuses. Travailleur à l'étude, pétillant et dissipé aux heures d'amusements, il savait faire honneur à ses classes et se rendre agréable envers tous ses condisciples par ses manières enjouées, ses chansons improvisées, et le "mot pour rire" qu'il avait toujours sur les lèvres.

C'est ce même J.-W. Poitras que j'ai aujourd'hui l'honneur de présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Tous m'en sauront gré, je l'espère, car il est, depuis longtemps, un des collaborateurs distingués de cette feuille importante.

* *

J.-W. Poitras est né à Saint-Timothée, dans le

comté de Beauharnois, le 11 mars 1864. Il eut pour père F.-X. Poitras, entrepreneur bien connu du comté, et pour mère, Reine Bourdon.

Ses années premières de jeunesse se sont écoulées dans le village enchanteur de Saint-Timothée, tout au bord des flots verts du Saint-Laurent qui l'ont souvent bercé, et qui semblent avoir laissé dans son âme impressionnable, de ces grandes effluves poétiques qui parfument l'esprit et l'intelligence. Il fit ses études élémentaires au collège des Frères, à Beauharnois, et dans cette ville, si jolie encore, il continua à ressentir les effets des milieux pittoresques dans lesquels il vivait.

A l'âge de quinze ans, les talents du jeune Wilfrid s'étaient grandement révélés, et ses parents songèrent à l'envoyer dans une institution classique. Le collège Bourget, à Rigaud, fut choisi et, en 1880, il débutait par ses éléments latins.

Poitras fut heureux dans tous les genres d'études. Armé d'un jugement sain et d'une heureuse mémoire, il réussissait dans les sciences, dans les travaux historiques, et faisait surtout ses délices dans les fleurs de la littérature et de la rhétorique.

Rigaud est un village coquet. Pittoresquement assis au pied de la belle et grande montagne qui porte son nom, il est traversé d'une gentille petite rivière et, dans le calme du soir, l'on y entend le bruit des jolies cascades chantant, à travers les cailloux de leur lit accidenté, une chanson toujours gaie. La montagne est surmontée d'une grande croix de bois ; elle possède sa grotte de Lourdes, et chaque soir, à travers de sombres sapins, l'œil du chrétien contemple, avec piété, la lueur vacillante de la lampe du petit sanctuaire qui, du haut de sa roche escarpée, parle de l'amour de Dieu et des grandes œuvres de la nature.

Poitras se laissait impressionner par cet entourage sublime et souvent, au collège, il s'est révélé le poète de l'avenir. Il a fait sa dernière année de philosophie au collège de Montréal et, en entrant dans le monde, il se fit admettre à l'étude du droit et suivit les cours de l'université Laval, ayant pour patron Zotique Renaud, un de nos avocats distingués.

Durant ses études classiques, Poitras eût la douleur de perdre son père, et l'étudiant en droit de demain n'en envisagea pas moins l'avenir, riche d'espérance et d'énergie. Durant sa cléricature—la nécessité fait souvent loi—il dut souvent négli-

ger ses études pour faire de la politique ou autre chose. Dans différentes campagnes électorales, il s'est montré un lutteur de talent et, en 1892, les électeurs de son comté vinrent lui offrir la candidature pour remplir un siège conservateur laissé vacant, à Québec, par la mort du regretté M. Plante. Les circonstances lui furent défavorables et il fut défait.

A part la politique, notre étudiant s'est aussi occupé de littérature. Il a écrit dans plusieurs revues, et aujourd'hui, il nous arrive avec un volume frais et gentil qui sera bientôt livré à la publicité.

Son livre, intitulé *Refrains de Jeunesse*, est l'écho de ses jeunes ans. On y reconnaît l'auteur tel qu'il est. Plein de beaux sentiments patriotiques, à ses heures, il devient plus tard le poète doux et tendre soupirant un hymne d'amour, ou encore, murmurant une chanson gaie et spirituelle.

Dans son livre, je détache au hasard d'un poème intitulé : *Ode à Léon XIII*, une strophe parfumée de patriotisme pour la France et d'amour pour la Religion. Après être admirablement entré en matière, il s'écrie :

O France ! souviens-toi de ton antique gloire,
Arrache de tes yeux ce lugubre bandeau
Qui t'accable, t'aveugle et flétrit ton histoire ;
Tends l'oreille à saint Louis, au fond de son tombeau ;
A son sublime exemple, arme toi de ton glaive,
Et vas dire à Celui dont il servait la loi,
L'ape ! illustre captif ! la France se relève,
Ton patrimoine est libre et tu redeviens Roi !

Ces paroles sont dignes et élevées ; les vers sonnent majestueusement à l'oreille et révèlent une grande âme.

Plus loin, dans ses poésies légères, le poète devient expansif et amoureux. L'amour est l'apanage des émules de Lamartine et de Musset, et pour bien chanter, il faut beaucoup aimer.

Je pourrais continuer à citer, mais l'espace me manque, et d'ailleurs, je suis convaincu que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ se feront un plaisir et un devoir de se procurer le volume : *Refrains de jeunesse*, aussitôt qu'il aura vu le jour.

Notre jeune galerie des lettres canadiennes comptera donc, à l'avenir, un autre littérateur et poète de talent.

E.-A.-B. LADOUCEUR.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dame G. Deslauriers, 70, rue Montana ; L.-J.-A. Gravel, 274, rue Roy ; Delle Georgette Moreau, 231, rue Laval ; J.-C. Lefebvre, 648, rue Ste-Catherine ; J.-B.-A. Gariépy, 93, rue Chénier ; J. Bélanger, 151, rue Drolet ; George Laurier, 111, rue St-Denis ; Joseph Mathieu, 470, avenue Laval ; L. A. Bergeron, 412, rue Lagauchetière ; Octave Blain, 189, rue Aqueduc ; Dame Hélène Bernier, 4, rue Amherst ; Philippe Bréard, 247, rue Rivard ; J. A. Lefils, 10, rue LeRoyer ; Dame L. Cécire, 146, rue Saint-Hypolite ; Dame vve J.-B. Lamère, 1, rue St-H. Tassé, 349a rue Visitation.

Québec.—E. Marois, 260, rue St-Jean ; J. Dubot, 200, rue Franklin, St-Sauveur ; Foisy & Frère, 269, rue St-Joseph, St-Roch ; F. X. Trépanier, 79, rue Hermine, St-Sauveur, S. Leclerc, 931 rue Desprairies, St-Rock ; H. Savoie, 166, rue St-Olivier.

Pointe-St-Charles.—Joseph Mathieu, 468, rue Centre.

St-Hyacinthe.—Emile Daoust

St-Barthélemi.—Charles Barrette.

St-Henri de Montréal.—Dame Edouard Lefebvre, 114, rue Rose-de-Lima.

Wonssocket, R. I.—Charles-C. Gauvin.

Fall River.—F.-X.-E. Pelletier.

Sherbrooke.—Théonilde Authier.

Pointe-à-Gatineau.—Dr Cha. Demers.

Se connaître, c'est le vrai ; se combattre, c'est le beau ; se vaincre, c'est le bien.—PASQUIN.

On ne saurait trop propager le culte et le souvenir des belles âmes dans un temps où il y en a si peu.